

MONIQUE TURCOTTE

Les Domestiques de Berthier



Dans la tourmente

1773-1776

Roman historique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les Domestiques
de *Berthier*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Turcotte, Monique, 1940-
Les domestiques de Berthier
Sommaire: t. 2. Dans la tourmente, 1773-1776.
ISBN 978-2-89585-296-4 (v. 2)
I. Titre. II. Titre: Dans la tourmente, 1773-1776.
PS8639.U722D65 2011 C843'.6 C2011-941094-X
PS9639.U722D65 2011

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

MONIQUE TURCOTTE

Les Domestiques
de *Berthier*

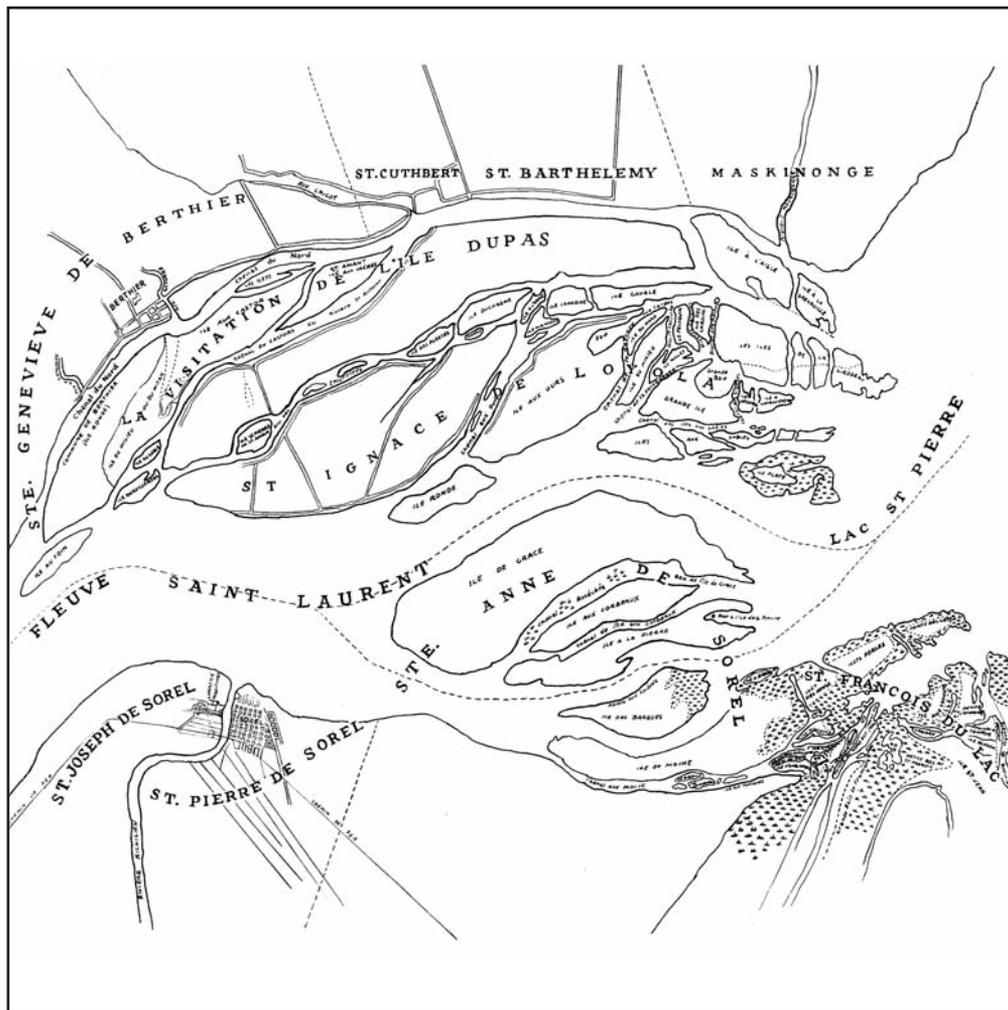


Dans la tourmente

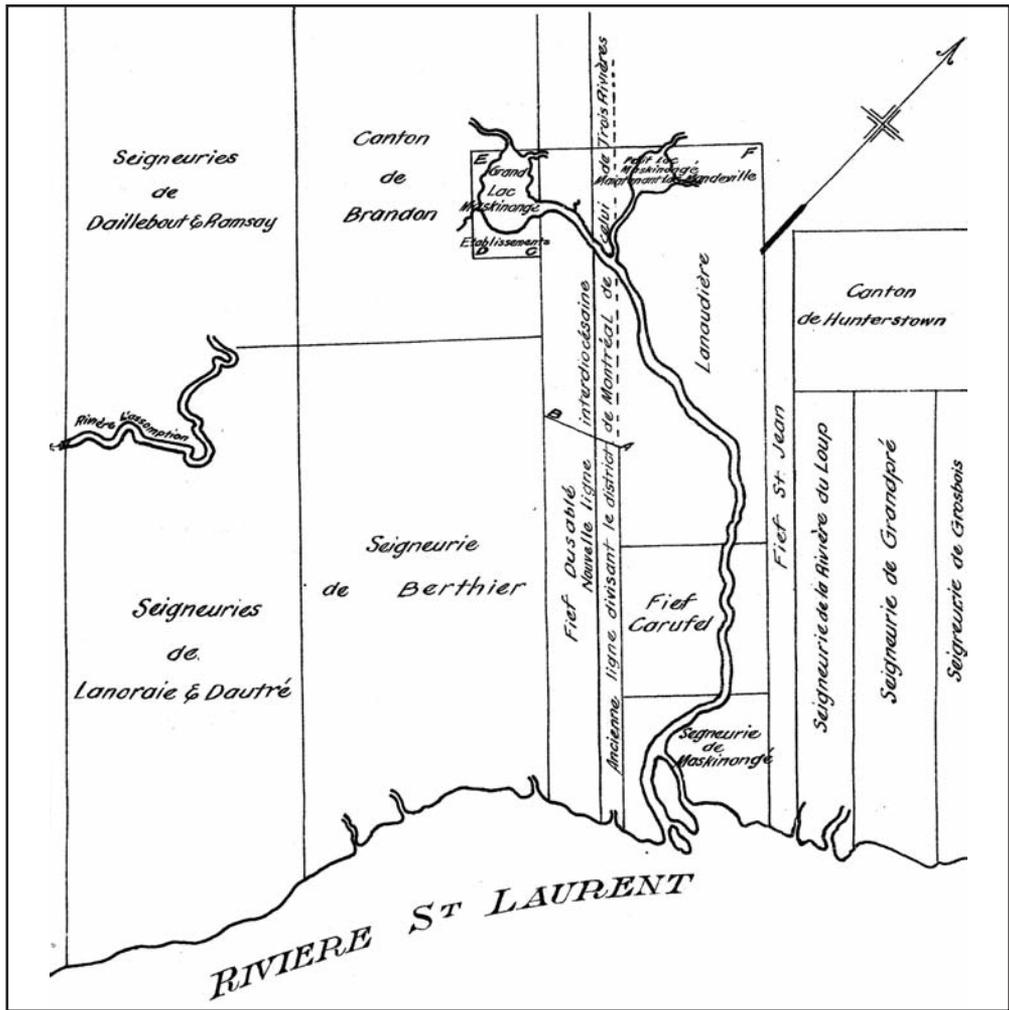
1773-1776



LES ÉDITEURS RÉUNIS



Carte 1 : Îles de Sorel (anciennement « Saurel »)



Carte 2 : Berthier et les seigneuries avoisinantes

«Les années ont passé, ainsi que le temps de mes rêves fous. Mon capitaine s'en est allé vers d'autres amours ; mon Dieu reste sourd à mes prières. Les derniers pans de ma jeunesse sont trempés dans le fiel de l'amertume. Mon âme se languit de haine vengeresse. J'attends... le jour venu, le châtement n'en sera que plus cruel.»

(Extrait du journal de Julia Scott, novembre 1773.)

Manoir de Berthier-en-Haut

Assise tout près de l'âtre où une énorme bûche de chêne finissait de se consumer, Mathilde berçait doucement l'enfant couchée dans son berceau. La nuit était encore noire et pleine ; seuls les scintillements venant du ventre du poêle jetaient une lumière chétive dans la pièce assoupie. Au-dehors, sous le ciel sans lune, la terre recouverte de la première neige reflétait une lueur apaisante et duveteuse. Mathilde frissonna à la pensée que bientôt l'hiver tiendra bêtes et hommes enserrés dans son étau de glace et de froid. Elle remonta le châle de laine qui avait glissé de ses épaules et se pelotonna dans la chaise berçante.

Une douce torpeur s'était installée dans le corps alangui de la jeune femme, fatiguée de tant de nuits de veilles. La venue de la saison froide avait amené, comme chaque année, une panoplie de maladies enfantines qui se propageaient d'une maison à l'autre ; toutefois, malgré les mesures d'hygiène imposées par la seigneuresse Catherine, la varicelle était entrée au manoir de Berthier. Tous les enfants, les uns après les autres, l'avaient attrapée. Les aînés, Alexander et James, portaient encore la marque des éruptions cutanées qui les avaient fait tant souffrir, tandis que des trois fillettes seule bébé Mary Ann la combattait encore. La fièvre allait et venait alors que les pustules, qui couvraient tout son corps minuscule, la démangeaient comme si des milliers de fourmis s'affairaient sans cesse sur elle. Bien qu'on appliquât sur ses plaies vives une pommade de poudre de fleurs de soucis, composée de pétales séchés et broyés, additionnés d'amidon, l'enfant peinait à s'endormir.

Afin de calmer le bébé qui gémissait dans son sommeil agité, Mathilde tirait doucement la corde du berceau qui tanguait faiblement comme un frêle esquif sur une mer au repos. Elle fredonnait un cantique tant de fois chanté à l'église, et les mots inaudibles se perdaient dans la pièce silencieuse. Hypnotisée par les flammes qui dansaient, elle s'assoupit, tenant bien serrée dans sa main droite la chaîne en or offerte par le capitaine Henry Cairns sur le parvis de l'église de l'Île Du Pas, un certain soir d'hiver 1767, six longues années plus tôt. Promesse d'amour éternel, gage de fidélité dont elle ne se séparait jamais. Ce bijou ancien, qui avait appartenu à Catherine Wilson, mère de la seigneuresse et d'Henry Cairns, rendait plus réel l'engagement de l'homme qu'elle aimait.

Elle sombra momentanément dans un rêve évanescent, le temps de retrouver le visage de son bien-aimé ; elle revit ce sourire à elle seule adressé quand il était venu lors du dernier été. Une présence la tira brusquement de ce monde onirique ; Julia était là, debout près de l'escalier, silencieuse, menaçante. Mathilde frémit : elle en avait peur.

* * *

Depuis l'arrivée de Mathilde Guillot au manoir de Berthier, à l'été 1766, Julia Scott, la dame de compagnie de la seigneuresse, n'avait que du mépris pour elle et nourrissait de la vengeance à son égard ; à ses yeux, elle prenait trop de place auprès des maîtres et, surtout, faute impardonnable, elle avait conquis le cœur du capitaine Cairns, le frère aîné de la seigneuresse. Entre les deux jeunes femmes, cette rivalité était devenue une lutte sans merci ; et ce combat, quels que soient les moyens à prendre, Julia comptait bien le gagner, puisqu'elle se savait du côté du pouvoir.

Plusieurs années plus tôt, tout juste après la naissance d'Alexander, l'aîné de la famille Cuthbert, Julia, humiliée et tourmentée par une jalousie malade, était allée frapper à la mesure de Cunégonde, la guérisseuse du village : elle allait y implorer son soutien pour se débarrasser de cette *stupid girl*, et

personne d'autre que la veuve Nolan, croyait-elle alors, ne l'aiderait à assouvir sa vengeance. Sa haine n'avait d'égle que sa rancœur envers Mathilde Guillot à qui la seigneuresse avait confié le nourrisson. Un affront que la Canadienne devrait réparer un jour ou l'autre, et cela, Julia l'avait juré sur la tête de sa mère.

En s'adressant secrètement en pleine nuit à la veuve Nolan, qu'on disait dotée de pouvoirs médiumniques, la dame de compagnie de *lady* Catherine avait espéré un miracle, un secours providentiel. Lui était revenu en mémoire, comme une inspiration céleste, cet oracle du prophète Sophonie : « *Je vais en finir, ce jour-là, avec tous tes oppresseurs.* »

Sûre de l'appui du divin, Julia avait alors contourné la cabane de la sorcière du village ; elle s'était furtivement approchée de la porte qui s'était ouverte brusquement devant une femme étrange, accoutrée de vêtements bigarrés, emprisonnant un matou noir dans ses bras nus. Énigmatique, Cunégonde se tenait dans l'embrasure de la porte, fixant l'intruse de ses yeux pers, aussi menaçants que ceux de son chat ; Julia, effrayée, avait d'instinct reculé d'un pas. D'une voix trouble, la femme l'avait apostrophée durement : « Vous portez le malheur, allez-vous-en ! Vous avez le mauvais œil ! » avait vociféré la veuve Nolan, repoussant Julia sans ménagement.

Julia avait pris peur et avait voulu fuir sur-le-champ ce lieu lugubre, mais elle s'était vite ressaisie et avait insisté :

— Pouvez-vous me recevoir, un bref moment ? J'ai besoin de votre aide, avait-elle balbutié, restant sur ses gardes.

— Les esprits qui vous guident sont méchants ; si vous faites pas pénitence en demandant pardon pour le mal que vous avez fait et que vous vous préparez à faire, vous brûlerez en enfer, *Miss* Julia.

— Par Dieu ! Comment savez-vous mon nom ? avait bafouillé Julia, décontenancée.

— J’lis en vous comme le curé dans son bréviaire, *Miss*. Repentez-vous et purifiez votre âme. Allez-vous-en maintenant ; sachez que jamais j’vous aiderai à faire du mal autour de vous. J’taille pas pour le yâbe, moé ! avait persiflé Cunégonde. Déposant son chat à ses pieds, elle avait aussitôt fermé la porte au nez de Julia, mortifiée.

La condamnation était tombée sur elle comme le couperet d’une guillotine ; ne sachant comment réagir à ces paroles accusatrices, l’Anglaise avait repris le sentier du manoir. La nuit sans lune avait ralenti sa marche, car elle était peu accoutumée aux pièges disséminés ici et là sur la rive du fleuve endormi. Elle avait trébuché sur une racine, buté contre une souche, et s’était relevée en pestant contre ce pays maudit qui ne lui avait offert que déceptions et humiliations. Pendant un bref instant, elle avait songé à se laisser avaler par les eaux sombres et disparaître à jamais. « Personne ne me pleurerait, avait-elle regretté. Une vie vide de sens... » Mais elle s’était aussitôt ressaisie et avait repris sa marche. « Mon histoire ne peut se terminer ainsi », avait-elle décidé, bien résolue à rester maîtresse de son destin.

Cette nuit-là, la peur s’était soudée à elle comme la honte sur un condamné ; tout bruit l’avait saisie de frayeur. Le hululement de la chouette l’avait terrifiée, croyant que c’était la sorcière qui la poursuivait ; affolée, elle avait couru. « La réputation de la veuve est donc fondée. Elle est vraiment devineresse, ma foi ! » avait pensé Julia, partagée entre l’effroi et la rage. Elle avait alors éprouvé de la peur, une peur viscérale et tenace qui noue l’estomac, qui l’avait fait trembler et choir sur les souches éparpillées le long de la rive comme des cadavres échoués ; elle avait senti la peur de savoir son secret exposé au grand jour, de ne pouvoir réussir à vaincre l’adversaire. Pour la première fois de sa vie, Julia était effrayée.

Elle serait désormais habitée par un sentiment d’exaspération née de l’impuissance de ne pouvoir contrer l’influence exercée par la Canadienne auprès des maîtres. Sans l’aide de

Cunégonde, comment allait-elle réussir à se débarrasser de cette rivale qui était venue briser tous ses rêves ? Désabusée, elle ne voyait aucune issue ; aussi devrait-elle toujours se montrer prudente, car l'impitoyable Cuthbert restait aux aguets depuis qu'elle avait tenté d'accuser Mathilde d'un méfait dont celle-ci n'était pas coupable. Elle savait que le maître ne pardonnerait pas une deuxième offense. Et comme personne à la seigneurie ne voudrait l'aider à détruire l'ennemie, il lui faudrait attendre son heure, patiemment, comme le fauve guettait sa proie. Cette heure viendrait, Julia en avait la certitude.

* * *

Immobile, Mathilde laissa croire à Julia qu'elle s'était rendormie ; ses muscles étaient aussi tendus que pouvaient l'être les cordes d'un arc. Sa tête, lourde de nuits sans sommeil, vacilla un moment ; elle ouvrit les yeux et, instinctivement, posa son regard inquiet sur l'enfant. Julia était partie comme elle était venue, silencieuse et sournoise ; elle avait su, une fois de plus éveiller l'angoisse dans l'esprit de Mathilde qui s'assura d'être seule avec le bébé avant de se lever. Elle hésita un moment devant le berceau, de peur d'interrompre le repos de Mary Ann. Elle écouta si la respiration de la petite était normale ; apaisée, elle monta à l'étage pour visiter chacun des enfants.

Le mobilier du manoir lui étant familier, Mathilde se déplaçait dans la nuit avec l'agilité d'un félin. Elle évita habilement la table basse, contourna la chaise à haut dossier du seigneur, palpa du bout du pied les nœuds des marches de l'escalier, monta lentement pour ne pas faire de bruit et entra dans la chambre des garçons qui sommeillaient encore profondément à cette heure matinale. Elle sourit avec attendrissement en voyant Alexander et James, lovés l'un contre l'autre pour se garder au chaud tels des chiots orphelins ; elle toucha leur front, osa une caresse, remonta leurs couvertures. Elle refit les mêmes gestes de tendresse envers les deux fillettes, Catherine Betsy Isabella, surnommée Betsy, et Margaret Ethelind, enlacées dans le grand lit entouré de tentures pour les protéger du froid.

Lentement, elle descendit l'escalier et s'arrêta auprès de Mary Ann, toujours profondément endormie.

La jeune femme s'étira et bâilla ; le froid la fit frissonner. Elle ouvrit la trappe du poêle de la cuisine et y ajouta une belle bûche. Aussitôt la flamme jaillit en étincelles d'or, laissant entendre une musique semblable au vent qui bruit dans les feuilles séchées. Elle nourrit ensuite le foyer, étendit la peau de buffle près du berceau, s'enroula dans une couverture et sombra dans un sommeil tourmenté.

2

Les nouvelles publiées dans *The Gazette* semaient de plus en plus l'inquiétude dans la colonie et rappelaient sans cesse à Mathilde les dangers constants qui guettaient celui qu'elle aimait. Chaque fois que la nuit la portait vers un monde inconnu, elle était submergée par un flot d'émotions contradictoires. Parfois, la guerre était finie, et Henry était là tout près, revenu pour toujours ; mais d'autres songes lui faisaient voir le capitaine aux prises avec l'ennemi, engagé dans un combat au corps à corps ou, pire encore, prisonnier des Indiens ennemis. Quand elle voyait une main lever un tomahawk et en menacer son bien-aimé, elle retenait un cri. Ces rêves récurrents la privaient alors d'un repos bien mérité et, au réveil, elle se sentait bien soulagée de pouvoir enfin faire la différence entre le rêve et la réalité.

Les premières lueurs du jour chassaient les mauvaises images de la nuit et, vaillamment, la jeune femme reprenait son service exigeant auprès de la famille Cuthbert. Dès qu'elle entendait les rires étouffés des garçons sautant du lit, repus de sommeil, elle se levait, s'habillait et affrontait sa journée courageusement comme le faisait autrefois Anne, sa mère.

Dès l'aube, tout l'appelait : les bruits feutrés de la ferme qui s'éveillait, les pas qui traînaient sur le bois des planchers, les coups de balai sur le sol pour en refouler les phobies de la nuit, le chant insistant du coq, les voix en sourdine, quelques rires ; toute cette vie reprenait son cours là où elle l'avait laissé la veille au soir. « Aujourd'hui ressemblera à hier, et demain ? Sans doute à hier aussi, se disait-elle. Tout restera de même, tant qu'il ne reviendra pas. » Elle était résignée à attendre son capitaine, parti faire la guerre aux rebelles du Sud, en s'occupant des cinq

enfants Cuthbert, qui meublaient tellement son temps qu'il ne lui en restait guère pour bercer ses rêves.

Chaque matin nouveau était pourtant là avec ses promesses, jour vierge ou page blanche où tout pouvait s'écrire, commencer ou se terminer. Mathilde gardait à l'âme un sentiment d'urgence, elle ne voulait manquer aucun chapitre de sa vie qu'elle souhaitait rédiger elle-même dans la liberté de ses propres choix.

Elle regarda les enfants encore chiffonnés de sommeil, les cheveux en bataille ; elle leur sourit et s'apprêta à leur servir le repas.

Lady Catherine, éveillée par les pas précipités de ses enfants qui faisaient craquer les planchers de bois, rejoignit Mathilde qui rassemblait les petits devant le feu. Il faisait froid en ce matin de décembre et, au sortir du lit, les enfants frissonnaient.

— James, approche, tu vas prendre froid, ordonna Catherine à son fils, le couvrant d'un plaid écossais. Tu tousses encore, ton père et moi sommes très inquiets.

— Faites-vous pas tant de souci, *lady Catherine*, il est vigoureux. Dans quelques jours, il ira mieux, la rassura Mathilde, en frictionnant l'enfant d'une pommade de gomme de sapin.

Catherine remarqua les traits tirés de sa servante qu'elle considérait maintenant comme sa *sister-in-law* depuis que son frère Henry lui avait confié que *never* il n'aimerait une autre femme que sa belle Canadienne. Avant de partir rejoindre les troupes britanniques, il lui avait recommandé, avec insistance et confiance, de bien veiller sur elle.

— Vous êtes fatiguée par toutes ces nuits auprès des enfants. Mary Ann est la dernière à être malade, espérons qu'ensuite nous passerons un hiver plus calme. Vous êtes une vraie perle pour nos enfants, je ne regrette pas mon choix, car ils vous aiment beaucoup. Vous ferez une épouse idéale pour mon frère et une mère... *excellent* pour vos enfants, dit la seigneuresse à

voix basse, pour éviter d'être entendue par l'ombrageuse Julia, sa dame de compagnie.

— Merci, *lady*, dit Mathilde, encore intimidée par le décorum qu'elle devait observer dans cette société si différente de la sienne.

Bien qu'elle fût très attachée à *lady* Catherine, Mathilde respectait les règles imposées par le rang social auquel la seigneuresse appartenait, et maintenait envers elle une affectueuse réserve. Si, un jour, elle épousait le capitaine Henry Cairns, fils d'une noble famille écossaise, son statut matrimonial lui conférerait de facto des titres enviables ; en attendant, elle s'obligeait à se rappeler sa condition, celle d'une servante canadienne soumise aux ordres des conquérants.

Catherine partageait les appréhensions de Mathilde devant la menace de rébellion des colonies américaines et savait lire l'inquiétude dans les yeux expressifs de la domestique. Elle voulut se montrer amicale quand la bonne d'enfants vint lui porter le bébé qui venait de se réveiller. Jetant un coup d'œil dans la pièce, pour s'assurer de l'absence de Julia, la seigneuresse risqua cette confiance :

— *Dear* Mathilde, hier le postier, *Mr* Alexander McKay, m'a apporté une courte missive de mon frère, qui vous envoie tout son amour. Soyez sans crainte, il va bien et sera avec nous pour Noël.

— Dieu vous entende, *lady* Catherine ! Je fais souvent de mauvais rêves, confia la jeune femme, rougissant légèrement.

— Votre cœur vous joue de mauvais tours, Mathilde. Henry vous reviendra, vous lui manquez tant. *He loves you!*

— Je l'aime aussi, confessa Mathilde, les yeux remplis de larmes.

* * *

Depuis le départ d'Adèle, la jeune femme ne trouvait plus, entre les murs du manoir, une oreille attentive pour recevoir ses confidences ni personne à qui demander conseil ; elle devait s'en remettre aux quelques mots échangés avec sa maîtresse écossaise qui ne saisissait pas toujours les secrets cachés dans la nuance des mots qui lui étaient étrangers. Comment confier à *lady* Catherine que sa famille lui manquait, que la privation des rires et des taquineries fraternelles la rendait chaque jour plus mélancolique, que les sarcasmes de Julia la blessaient ? Avec Adèle, tout rapport avait toujours été simple, ouvert, franc ; elles se comprenaient d'un regard, d'un geste, d'un silence.

La solitude lui pesait. Depuis que sa mère était partie prématurément, un jour triste de février 1767, Mathilde avait toujours pu compter sur l'amitié d'Adèle et sur l'amour d'Henry, mais tous les deux avaient depuis quitté le manoir. Mathilde devait maintenant chercher d'autres repères, d'autres oasis où poser ses ailes fatiguées.

En ce matin de mélancolie, elle sentit le besoin de revoir son amie, d'entendre sa voix, d'écouter son rire magique et guérisseur d'âmes. Elle résolut de lui rendre visite dès que le repas serait terminé, confiant les enfants à Geneviève et à Rose, jeune esclave noire récemment acquise par le seigneur de Berthier. L'enfant était venue de l'autre bout du monde, accompagnée de deux autres esclaves, Sarah et Joshua, frère et sœur, arrachés à leurs racines africaines, au printemps de leur vie.